

Le vieux routier

Mark Fortier

Numéro 87, hiver 2022

L'ironique sagesse de Serge Bouchard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97382ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortier, M. (2022). Le vieux routier. *L'Inconvénient*, (87), 33–36.

Le vieux routier

ESSAI

Mark Fortier

À la fin du mois de mars 2020, je suis devenu Serge Bouchard. Rien ne m’y prédisposait, si ce n’est ma calvitie. « N’est pas chauve qui veut, n’est chauve que celui qui peut », a un jour expliqué Serge à la radio, ajoutant du même souffle qu’« un crâne important, cela définit l’homme assez bien ». Les cheveux ne sont en effet que parure, on ne leur connaît aucune réelle utilité. Pensez-y. Se les faire couper est anodin, tandis que de se faire couper la tête n’est pas une mince affaire. J’avais donc la tête de l’emploi. Mais n’est pas Serge Bouchard qui veut, encore faut-il le pouvoir. Moi, si j’ai pu me transformer en lui, c’est grâce à un très vieux texte que j’avais en ma possession : sa thèse de doctorat, dirigée par Bernard Arcand et déposée au Département d’anthropologie de l’Université McGill en 1980. Son titre : « Nous autres, les gars de truck : essai sur la culture et l’idéologie des camionneurs de longue distance dans le Nord-Ouest québécois ».

Un jour, alors que nous roulions dans sa vieille Honda noire, au cours d’une conversation qui dérivait doucement, Serge m’a confié qu’il avait toujours espéré transformer sa thèse en un essai littéraire. Mais l’ampleur de la tâche l’effrayait. Il repoussait ce projet

depuis près de quarante ans. Écrire est par nature une activité exigeante, éreintante, et l’on devine aisément combien la perspective de réécrire un texte déjà achevé peut être décourageante. Nous avons malgré tout continué d’évoquer cette idée pendant quelques années. J’ai numérisé la thèse, je l’ai annotée, indiquant à Serge les passages à conserver, ceux à abandonner, nous avons échangé nos vues sur la forme que ce livre pourrait prendre. Nous avançons sans échéancier, librement, nous berçant de l’illusion que nous avons l’éternité devant nous. Or, le temps filait, et les circonstances de la vie de Serge paraissaient conspirer contre notre dessein. Il devenait de plus en plus évident que ce texte, il ne le réécrirait pas.

L’ouvrage était pourtant là, pratiquement sous nos yeux, et ne demandait qu’à venir au monde. Pour un éditeur, il est particulièrement pénible de se résigner à l’idée qu’un bon livre n’existera pas. C’est même révoltant. Un matin, sans m’en rendre compte, j’ai donc allumé mon ordinateur et je me suis mis à rédiger le premier chapitre d’un livre qui s’intitulait *Du diesel dans les veines. La saga des camionneurs du Nord*. J’écrivais à la première personne le récit des

voyages de Serge. Je couchais sur papier ses pensées, ses observations, ses expériences : « Si le jeune doctorant que j'étais », « je ne pensais à rien de tout cela en 1975 », « j'ai aimé les camions, j'ai aimé la route »... Quel étrange pronom personnel que ce *je*. On l'accorde à toutes nos expériences, à nos sentiments et à nos réflexions les plus intimes. C'est au *je* qu'on aime, qu'on pleure ses proches, qu'on s'apitoie sur son sort, qu'on a mal aux dents ou qu'on a faim. Mais, en vérité, ce *je* ne nous appartient pas. Il est à tous puisque tout le monde l'utilise. Il est pluriel et social. Serge Bouchard savait mieux que quiconque qu'on ne peut atteindre le singulier que par le pluriel.

J'étais tout de même nerveux en lui envoyant ces pages que j'avais écrites sans lui demander la permission. Était-ce une imposture ? Une de ces infâmes appropriations culturelles ? Se reconnaîtrait-il dans ces lignes ? Sa réponse ne tarda pas : « Cher éditeur mais néanmoins ami, la lecture des chapitres que tu m'as envoyés m'a plu au point de m'ébranler. Je suis béni des dieux. Inutile de dire que je t'encourage à poursuivre. » Serge m'autorisait à monter dans ses Freightliner, ses Peterbilt, ses vieux Mack et ses Autocar diesel de légende. C'était inouï. Pendant que la planète entière se confinait, terrorisée par un virus, j'entrepris un voyage à travers les espaces infinis de la taïga, enveloppé de la voûte céleste, aspiré par la profondeur de la nuit boréale. Je traversai des tempêtes de neige qui transformaient le camion en un immense bloc de glace et j'assistai, ébahi, aux prouesses des routiers. J'écoutai Magella Derooy parler à son camion comme on s'adresse à son cheval, en charriant du mazout, du bois ou de la poudre de ciment jusqu'à Radisson. Je fis le tour d'un monde extraordinaire, vaste et généreux. Le voyage dura une année et à son terme, en avril 2021, *Du diesel dans les veines* arrivait en librairie. Le dernier livre de Serge Bouchard, et en même temps son premier. Une boucle s'était bouclée.

Dans *C'était au temps des mammoths laineux*, Serge précise que s'il est « devenu un camion » sur les routes de la Baie-James, ce n'était pas « pour se rapprocher du réel », mais pour explorer la pensée symbolique et l'imaginaire humain. Là où d'autres n'auraient vu que de puissants moteurs et une main-d'œuvre exploitée, Serge a trouvé une confrérie, des personnages de légende, les inventeurs d'une culture unique. Il a retrouvé chez les routiers des qualités semblables à celles des Innus qu'il a tant fréquentés, semblables aussi à celles de tous les remarquables oubliés qu'il a, avec

Marie-Christine, ramenés à notre mémoire. Il en parlait avec la même chaleur et dans les mêmes termes. À ses yeux, la vie du truckeur est une performance, une représentation qui se raconte et qui se transmet. Ses camionneurs sont des artistes, de grands rêveurs, des humoristes, des poètes et des orfèvres de la parole.

Pour ces nomades, chaque destination, chaque terminus, chaque arrêt est un nouveau point de départ. Les routiers vivent dans un univers où le commencement et la fin sont la même chose. La route, nous enseignent-ils, est à l'image de la vie. Elle est bornée, mais infinie. Ce sont des philosophes de l'éternel retour pour lesquels rien n'est plus beau que de boucler une boucle.

•

De tous les arbres que la nature a engendrés – les cerisiers sacrés du Japon, les chênes robustes d'Europe, les glycines géantes, les baobabs éternels, plus majestueux les uns que les autres –, Serge Bouchard n'en trouvait aucun plus remarquable et plus digne que l'austère épinette noire de la forêt boréale. L'épinette est un conifère au tronc élancé, aux branches tombantes, aux rameaux rugueux, à l'écorce squameuse. Elle a pour seul fard le pourpre foncé de ses cônes. Elle tient debout sur un territoire rude et hostile par on ne sait quel prodige de la nature. Cet arbre rachitique a tout d'un imbécile heureux. Il brave l'hiver arctique, faisant courir ses racines sur le plus vieux socle rocheux de la Terre. Seuls les lichens et les mousses vertes osent lui tenir compagnie. Les colons en faisaient de la bière, les Innus en mâchent la sève, Serge, s'il n'en avait tenu qu'à lui, l'aurait fait figurer sur les couvertures de tous ses livres :

– Pour notre livre sur les camionneurs, ne pourrait-on pas, Mark, mettre en couverture une photo d'épinette avec un titre en brun sur brun ?

– Mais, Serge, on l'a fait avec *Le peuple rieur*.

– Oui, et alors ? Ces routiers vivent sur les routes du Nord, et rien n'exprimerait mieux la beauté de la taïga et la solitude du camionneur qu'une forêt d'épinettes.

Jacques Cartier détestait les paysages sombres et arides de la Côte-Nord. « C'est la terre que Dieu a donnée à Caïn », aurait-il soupilé en naviguant au large de ce pays qui ne promettait ni or, ni muscade, ni poivre. Les épinettes centenaires aux troncs à peine plus larges qu'un poignet passaient à ses yeux pour du « bois avorté ». Le capitaine fut soulagé à la

vue des hêtres et des autres feuillus qui abondaient en amont du fleuve, car ils étaient pareils à ceux que l'on trouvait en Europe. Le navigateur n'aimait pas les nouveautés. Tout ce qui lui rappelait la France le ravissait. Tout ce qu'il ne connaissait pas l'angoissait. Curieuse attitude pour un explorateur. Mais ce qui, aux yeux de Serge, était bien plus impardonnable que cette erreur professionnelle grave, c'était son mépris de la taïga et des conifères.

Serge Bouchard a vécu son enfance à Pointe-aux-Trembles, à l'ombre non pas des trembles, comme le toponyme porterait à le croire, mais des grandes raffineries de pétrole, dans la grisaille d'une métropole moderne. Lorsqu'il est parti vivre parmi les Innus d'Ekuanitshit-Mingan, à la fin des années 1960, la découverte des grands espaces nordiques a été pour lui une révélation. « Cette enfilade si particulière de flèches et de pointus constituait un horizon obsédant qui m'entraînait à tout moment dans des contemplations profondes. J'ai tant aimé cette signature boréale, le paysage de la résistance¹. » En effet, face à la tempête, l'épinette plie, mais tient bon. Elle n'ignore rien des affronts impitoyables de la vie. « L'épinette sait qu'elle ne peut rien contre le vent si le vent se met en frais de la déraciner. Elle ne peut rien contre la compagnie forestière qui se prépare à la récolter. Le sapin ne peut rien contre Noël. » Et pourtant, cet arbre ne s'en émeut pas.

J'ai connu Serge en 2010, en travaillant à l'édition d'*Elles ont fait l'Amérique*, un livre qu'il a écrit avec sa femme, Marie-Christine Lévesque, sur de « remarquables oubliées » de l'histoire. Déjà à l'époque, son corps commençait à se détraquer. Son dos, brisé, le menaçait de paralysie, il traînait de la patte, et au fil des ans sa santé n'irait pas en s'améliorant. Le diabète le minait, ses reins l'abandonnaient, sa vue faiblissait. Les nombreuses trahisons que commettait son corps donnaient l'impression d'une débâcle. « La santé est un état précaire qui ne présage rien de bon », se plaisait-il à répéter, citant Vladimir Jankélévitch, son philosophe préféré. Ces maux ne l'empêchaient pas de déployer une énergie folle dans ses activités. Lorsque je m'inquiétais de le voir ainsi s'agiter, il se moquait gentiment de ma sollicitude. « Pour ce qui est de ma fatigue, Mark, il y a des lunes que j'en ai passé le seuil extrême. Je suis en burn-out depuis 1973, fou depuis 1983, mort depuis 2002. Pour le reste, je poursuis sur mon "allant". »

Serge avait adopté la sagesse de l'épinette noire. Il savait sa chute inéluctable, mais refusait de se laisser abattre par ce fait. Dans *Du diesel dans les veines*, il y a un chapitre déconcertant.

Il s'intitule « Le plaisir d'être camionneur », or il n'y est question que d'usure, de souffrance, de routiers qui ne s'épargnent pas et qui courent au-devant de leur destruction. Où se trouve le contentement dans ce chapelet de difficultés ? Les routiers ne sont pas des masochistes, mais ils savent, eux, que si l'être humain vieillit, s'abîme irrémédiablement, il lui est donné de s'user à son propre rythme. Les camionneurs, à l'instar des épinettes et des Innus, connaissent un secret très ancien : celui de la durée. Voilà le vif du sujet : « Les camionneurs sont des praticiens de la durée. Leurs camions ont le nez dans le futur, ils se glissent dans le temps qui coule, ils sont de la logique du devenir. Pourtant, le camion tourne en rond, il va et il revient, il n'est jamais rendu à destination, mais ce mouvement perpétuel est une force créatrice. »

La raison moderne a révélé, par ses calculs et sa froide conception de l'expérience, qu'à l'échelle de l'univers, la longévité est un fantasme. Le Soleil va mourir, les plus vieilles pierres s'évaporeront, notre univers lui-même, pense-t-on, ne perd rien pour attendre. Inutile de lever les yeux vers le ciel pour y chercher une consolation, ricane le sceptique, il est vide. Dans les faits, rien ne dure. Tout est éphémère. Pour l'être humain, il n'y a pas d'ailleurs. Serge l'assumait et refusait de se réfugier dans la nostalgie d'une origine immaculée, dans l'espérance d'un au-delà ou dans les promesses du progrès. « Cela dit, entre le hasard de la naissance et celui de la mort, disait-il, il faut bien s'occuper. En attendant la fin, poursuivons. » Bien sûr, ces boutades n'étaient pas à prendre au premier degré. Cet intervalle entre deux hasards, aussi dérisoire et anodin puisse-t-il paraître, possédait pour Serge Bouchard une grandeur absolue, car ce qui y dure, c'est la puissance créatrice de l'esprit. Dans chacune des œuvres humaines, le monde se crée, se dit et jouit de lui-même. Il persiste et fait signe en direction de lui-même.

C'est l'appartenance à ce mouvement, la participation à l'engendrement d'un monde, cette incroyable liberté qui fait la joie du camionneur. L'origine de cette puissance créatrice est mystérieuse. Ce qui ne s'explique pas, soutenait cependant Serge, on se le raconte. Le son de la parole qui retentit même au plus profond des silences revêt l'univers du plus splendide des habits : le sens. C'est ce que les routiers ont appris à Serge Bouchard :

Je vois mieux aujourd'hui ce qui s'est passé à l'époque de ma thèse. Les routiers sont assis dans une machine qui les mène tout droit dans l'intériorité de la conscience

humaine. Au moyen de ce qui semble n'être qu'un camion, qu'un travail répétitif et ennuyeux, ils jouissent des paysages et de la poésie, de la beauté du mouvement, de la musique et du rythme pneumatique d'une vie qui se gonfle, se bat et rebondit. Plutôt que de toucher le fond de l'ignorance et de l'ennui, [ils] goûtent à un plaisir de nos jours interdit : prendre le temps d'être avec soi. Aller au fond des choses. Aujourd'hui encore, je vis avec cet héritage. Je peux méditer des heures durant devant une épinette, dans le silence, à vivre l'écoulement tranquille du temps, dans l'attente d'y voir une étincelle d'absolu. Qui peut tirer sur les ficelles de l'imaginaire sinon nous-mêmes² ?

Il y a dans l'instant, dans le je-ne-sais-quoi et dans le presque rien une présence immuable. Une étincelle. C'est elle que le mouvement de l'esprit entraîne dans la durée et manifeste à soi-même. Ce fut le combat de Serge de nous inviter à comprendre que c'est là le phénomène le plus spectaculaire de l'univers connu. L'existence humaine, dérisoire et minuscule, si souvent misérable, est une merveille. La vie, raconte Pied de Corbeau, chef des Pieds-Noirs, « n'est pas plus que l'éclair minuscule de la luciole la nuit. Mais connais-tu quelque chose de plus beau qu'une luciole dans la nuit noire³ » ?

•

Quand *Du diesel dans les veines* est sorti des presses, fin mars 2021, le plus sérieusement du monde – ce qui signifiait qu'il entendait à rire – Serge Bouchard m'a lancé : « Mark, je vais mourir, ce sera excellent pour nos ventes. » Ce à quoi j'ai répondu spontanément : « Serge, tu es un piètre commerçant. Si ma vache meurt, comment vais-je la traire ? On va tous mourir de soif. » La semaine précédente, me racontant sa journée qui avait débuté avec une visite médicale, il m'avait confié : « Mes médecins m'ont longuement examiné. Ils sont inquiets. Ils m'ont pesé et ensuite ils ont pris mes mesures pour mon cercueil. » Il est des sujets, soutenait Serge, que seul l'humour permet d'aborder. La mort en était.

La dernière fois que je lui ai rendu visite, c'était pour lui apporter des exemplaires de notre livre. Il a été hospitalisé le lendemain, et il est décédé quelques semaines après. Il avait raison. Son décès a été une opération commerciale foudroyante. Je n'avais jamais rien vu de tel depuis mes débuts comme éditeur : tout le palmarès lui était consacré. L'imprimeur à qui nous avions confié la réimpression de ses livres nous a dit, étonné, qu'il avait plus de dix de ses ouvrages sous presse cette semaine-là. Serge aurait été ravi de voir ça. Pour ma part, même

si le marchand de livres en moi avait vraiment de quoi se réjouir, rien n'aurait pu désormais étancher ma soif d'une de ses histoires ou de ses litotes.

J'échangerais sans hésitation toutes ces ventes pour une seule de ces discussions pleines d'humour dont Serge avait le secret. Le rire délie les langues, il fait parler. À l'instar de l'ironie, qu'il aimait tant pratiquer, le trait d'esprit installe l'interlocuteur dans l'amitié d'un dialogue. Le fanatique politique ou religieux se méfie de l'humour, car le rire est ludique, tandis que le salut est une affaire parfois mortellement sérieuse. La blague ne cherche pas à convaincre, elle veut être comprise. L'humour suspend la gravité du monde, il ébranle notre foi dans la réalité sans la détruire. Il se glisse dans les failles de la société et y sème une joyeuse pagaille qui révèle le ridicule du pouvoir et de tout ordre établi. Voltaire soutenait que la Providence a donné deux remèdes aux souffrances de l'existence : le sommeil et l'espoir. Serge Bouchard, je le jurerais, aurait ajouté qu'elle nous a aussi offert la grâce du rire et de l'ironie.

J'ai beaucoup ri avec Serge. Ses répliques déstabilisantes, ses affirmations inattendues et son imagination ont été une école formidable. Elles m'ont appris qu'on pouvait se libérer du monde sans le quitter, et s'offrir ainsi la chance de l'engendrer à nouveau. ■

1. Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque, *Le peuple rieur*, Lux Éditeur, 2017, p. 59.

2. Serge Bouchard et Mark Fortier, *Du diesel dans les veines*, Lux Éditeur, 2021, p. 207.

3. Serge Bouchard, *C'était au temps des mammoths laineux*, Boréal, 2012, p. 105.

Mark Fortier est sociologue. Il a pratiqué le métier de journaliste, puis enseigné à l'Université du Québec à Montréal et à l'Université Laval. Il est aujourd'hui éditeur chez Lux. Il est l'auteur de l'essai *Mélancolies identitaires – Une année à lire Mathieu Bock-Côté* et a écrit avec Serge Bouchard *Du diesel dans les veines – La saga des camionneurs du Nord*.